

# CHRISTINE CLERC

## BIG BANG DANS L'ÉGLISE !

Propos recueillis par Guilaine Depis

L'écrivain Christine Clerc, forte de son savoir-faire d'excellente journaliste, vient de mener une sacrée (!) enquête dont elle livre les fruits dans un essai tonique. Un pavé dans la mare. Entre la colère et l'humour, cette femme libre, engagée et inclassable, curieuse de tous les sujets agitant son époque dans l'ensemble du globe, nous fait partager son regard sur les papes successifs, sur l'étrangeté de certaines de leurs prises de position bornées, sans jamais perdre de vue l'espérance – grande vertu théologique ! – d'un avenir radieux pour le christianisme, qui serait enfin conforme à sa vocation première de paix et d'amour. Avec pour préoccupation essentielle la place de la femme parmi les humains, telle que Jésus la décrivait, l'admirait et l'aimait. Occasion rêvée de découvrir ou de relire l'Évangile grâce à son éclairant et rigoureux travail de dissection et de réflexion, *Le Pape, la femme et l'éléphant* est un ouvrage passionnant pour tous.

— *Votre livre Le Pape, la femme et l'éléphant part d'une double indignation en 2009 : la levée, par le pape Benoît XVI, le 21 janvier, de l'excommunication de Monseigneur Richard Williamson – réintégré dans l'Église alors qu'il niait la Shoah –, puis, deux mois plus tard, au Brésil, l'excommunication de la mère de la petite Maria. Aux yeux de l'Évêque très conservateur de Recife (successeur de « l'Évêque des pauvres », Dom Helder Camara), cette femme était en effet coupable d'avoir fait avorter sa fillette de 9 ans, violée par son beau-père depuis sa petite enfance et enceinte de jumeaux dont la naissance risquait de provoquer sa mort. Une histoire terrible. Vous êtes effondrée, écœurée par cette Église qui laisse revenir un antisémite notoire et qui excommunie une pauvre mère pour avoir voulu sauver sa fille... Or, vous notez que, si le Brésil a réussi à baisser son taux de fécondité impressionnant, ce progrès a pu être attribué à la déchris-*

*tianisation. Ce constat vous peine parce que vous avez reçu une éducation catholique. Vous vous demandez comment l'Église a pu en arriver à un pareil aveuglement...*

C'est la question essentielle de ce livre. Or, ce que j'ai découvert depuis sa publication n'a fait qu'aggraver mes interrogations. Il y a quelque temps, j'ai assisté à une réunion à l'Institut Équilibres et populations présidé par Marie-Claude Tesson-Millet. Cet institut s'intéresse aux populations les plus en danger de la planète : les petites filles. Il y a, de l'Afrique à l'Amérique latine en passant par l'Inde, le Pakistan, etc., des centaines de millions de petites filles en danger, qui sont autant de millions de petites Maria (la petite Brésilienne). Très souvent, elles sont violées et mariées de force. Elles se retrouvent enceintes. Comme elles sont beaucoup trop petites et fluettes pour donner naissance à un bébé, certaines meurent en couches. D'autres se retrouvent, dès l'âge de 13 ou 14 ans, mères seules avec charge d'enfant. Et que

font-elles pour nourrir cet enfant quand il n'y a pas de travail ? Elles sont obligées de vendre leur corps... Je ne connaissais pas l'ampleur du drame, mais je savais que celui de la petite Brésilienne n'était pas un cas isolé et je me disais : « Comment est-ce que l'Église catholique, fondée sur l'Évangile qui est un Évangile d'amour, peut-elle imposer une morale qui condamne à un destin aussi effroyable un si grand nombre de femmes à travers la planète ? » Cela veut dire que quelque chose a dérapé.

Alors, j'ai essayé de tirer le fil et de remonter à travers le temps.

— *Vous mettez en lumière une Église pleine de contradictions. Tout au long de son his-*

*toire, cependant, vous suivez un « fil rouge » : sa peur du sexe et plus spécialement de la femme, qui est toujours liée au péché originel. C'est pourquoi vous prenez comme symbole l'éléphant, dont le naturaliste Pline l'Ancien vantait, en pleine apogée du stoïcisme, vers 70 après Jésus-Christ, la chasteté exceptionnelle puisque cet animal ne s'accouplerait que tous les deux ans. Au fil des siècles, vous suivez cet éléphant sous la plume de plusieurs « pères de l'Église » et de grandes figures comme Anna Katharina Emmerick, la célèbre mystique allemande. Celle-ci alla, dites-vous, jusqu'à réécrire l'Évangile en 1822 pour y introduire l'éléphant de Pline :*

*« Jésus parla également de la grande immoralité de la procréation chez l'homme et expliqua qu'il convenait de faire abstinence après la conception [...] Il cita l'exemple de la chasteté et de la retenue des éléphants. » Ça ne l'empêcha pas, au contraire, d'être béatifiée par Jean-Paul II.*

Oui. J'ai découvert, avec l'éléphant de Pline, que l'Église du premier siècle a grandi dans une société gréco-romaine très influencée par des courants comme la gnose et le stoïcisme. Si on relit Sénèque, on le découvre très obsédé lui aussi par la chasteté – y compris avec sa propre épouse. Ce courant s'est peut-être développé en réaction contre un certain « esprit de jouissance » de la Rome antique... Toujours est-il que l'Église a été reprise en mains par des hommes qui ont peur des femmes. Ce n'était pas le cas à l'origine, puisque Jésus, au contraire, recherchait la compagnie des plus méprisées d'entre elles. Son message est révolutionnaire. J'essaie de comprendre comment, au fil des siècles, il a été étouffé.



— Vous citez Jean-Paul II s'adressant aux femmes, dans son best-seller de 1995, *Entrez dans l'Espérance* : « Je pense qu'un certain féminisme contemporain trouve ses racines dans le manque de véritable respect. » Mais, dites-vous, les gestes de compréhension véritable sont rares. Au sein de l'Église, l'inégalité des sexes est criante. La vieille peur de la « souillure » au contact de la femme subsiste.

Oui : imaginez le scandale que provoquerait aujourd'hui Jésus à la table du pharisien ! Non seulement il donne les femmes en exemple, mais il les approche, il parle avec elles, il se laisse toucher par elles, il les guérit. Il y a la Cananéenne, la Samaritaine, qui sont des femmes intouchables pour les juifs. Il y a l'hémorroïsse qu'on n'a pas non plus le droit de toucher parce que le sang d'une femme est considéré comme impur, il y a la femme adultère évidemment – c'est le cas le plus connu – dont Jésus prend la défense. Il y a aussi la pécheresse, qui vient lui laver les pieds. Elle lui embrasse les pieds, elle lui baigne les pieds de parfum, elle les essuie avec ses cheveux, tout cela sous le regard offusqué du pharisien, auquel il dit : « Toi quand je suis entré dans ta maison, tu ne m'as pas embrassé ! » Devant la Cananéenne, l'étrangère honnie, Jésus s'exclame : « Femme ! Ta foi est grande ! » C'est une rupture totale avec son époque, avec son milieu, avec les mœurs de l'époque. On aurait pu penser qu'à partir de là, le christianisme

*L'Église a été reprise en mains par des hommes qui ont peur des femmes. Ce n'était pas le cas à l'origine, puisque Jésus, au contraire, recherchait la compagnie des plus méprisées d'entre elles.*

puis l'Église catholique marqueraient leur différence de la même façon : la marque du Christ, du christianisme, n'est-ce pas l'attachement aux plus méprisés des êtres humains ? Une façon de signifier qu'ils sont tous uniques et grands, une façon tout simplement de les aimer, et pas de loin, mais avec de la tendresse, des gestes charnels ? Je cherche à comprendre pourquoi l'on s'est écarté du message originel, à retracer l'histoire d'une grande peur des hommes à l'égard des femmes.

— Vous évoquez Saint-Augustin, « esclave du plaisir » devenu théoricien de l'abstinence, pour qui même l'acte de concevoir un enfant serait une « souillure » : « Jésus fut conçu et enfanté en l'absence de toute jouissance charnelle ; c'est pourquoi il est resté pur de toute souillure par le péché originel. » Vous notez que les frères et sœurs de Jésus, plusieurs fois cités dans l'Évangile et dans les épîtres de Saint-Paul ont ensuite été éliminés – ou qualifiés par les exégètes catholiques de « simples cousins » –, car il ne fallait surtout pas qu'on doute de la virginité de Marie... Selon vous, la construction dogmatique édifiée, de concile en concile, depuis Nicée (325) serait un véritable château de cartes !... De l'Immaculée Conception à l'Assomption, toujours, cette image de la femme...

Oui, pourquoi cette peur des grands prêtres ? Notre amie la philosophe Antoinette Fouque l'explique par le pouvoir qu'ont les femmes de donner la vie. Contrairement à ce que Freud nous affirmait – sur l'envie de pénis, qui obsèderait les petites filles – les petits garçons, les hommes envieraient la grossesse, l'utérus où se développe la vie... A fortiori depuis que les découvertes scientifiques ont montré que la femme participe très largement à la création. Autrefois, Saint-Augustin et d'autres pensaient qu'on déposait la semence masculine comme on met une graine en terre. Donc, il y a certainement la peur de la femme comme puissance créatrice. S'y ajoute la peur du désir qu'inspire la

femme. C'est très vrai chez Saint-Augustin, qui était un grand « coureur » – avant de se convertir et d'avoir la vie intellectuelle que l'on sait. Pour se retrouver, pour avoir le grand destin qu'on lui connaît, il a dû s'éloigner des femmes. D'après ces hommes, les femmes les tirent vers le bas : le désir sexuel qu'elles éveillent en eux les éloigne de leur grand destin. Alors que le Christ avait fait d'elle un exemple de fidélité, mais aussi de foi et d'élévation d'esprit, la femme est devenue un objet à la fois d'envie et de crainte, une figure qui risque de les salir, sauf dans un cas : quand elle fait des enfants. Avant, il ne faut pas la toucher : pendant sa grossesse, elle est intouchable. Elle l'est aussi après avoir accouché. Jusqu'à une époque récente, les femmes n'avaient pas le droit d'entrer à l'Église après avoir eu un enfant et si elles avaient leurs règles, elles ne pouvaient pas aller communier ! Ce qui amène à se poser cette question : pourquoi le sang d'une femme est-il impur ? Alors que le sang d'un guerrier qui tue est pur, héroïque. Le Pape Grégoire le Grand (540-604) expliquait que la menstruation était certes « un phénomène naturel ». Mais, ajoutait-il, « si la nature est bouleversée au point de paraître souillée, il faut bien que cela vienne d'une faute ! » L'Église dogmatique semble en être restée là : à ce soupçon de « faute ».

— *Vous évoquez longuement la Conférence mondiale du Caire sur la population (1994) à l'occasion de laquelle le pape Jean-Paul II combattit farouchement non seulement la légalisation de l'avortement dans plusieurs pays du monde, mais toute initiative en faveur du planning familial et de la contraception. Au lendemain de cette conférence qui se solda par un échec, l'écrivain Mario Vargas Llosa stigmatisait une alliance de la papauté avec les ayatollahs : « On peut craindre que les brûlants alliés de la demi-lune et de la croix obtiennent, dans leur conspiration rétrograde et antiféministe, plus de succès qu'ils ne méritent. » (El País et Le Monde, 2 septembre 1994)*

*Le Vatican, déplorez-vous, n'a pas vraiment renoncé à cette croisade.*

L'ONU organise régulièrement de grandes conférences sur ces sujets. Au Caire, les pays occidentaux, États-Unis de Bill Clinton en tête, mais aussi des pays comme l'Égypte et même le Pakistan, avaient estimé que, pour faire face à l'explosion démographique, à la misère, à la famine, à l'extinction des ressources, il fallait réduire les naissances afin d'éviter que tant d'enfants meurent en bas âge, et que tant de femmes meurent en couches ou prématurément épuisées. Cela passait par l'éducation des petites filles et des femmes. Ces objectifs étaient donc au programme de cette conférence sur la population. Elle devait entraîner la mise en œuvre de plans mondiaux. Mais le pape Jean-Paul II s'y est opposé, en s'alliant avec les ayatollahs iraniens, les frères musulmans, les ayatollahs d'Arabie Saoudite et du Soudan et en fustigeant « une œuvre de mort ». Il a accusé les États-Unis de vouloir imposer leur culture au monde entier. Surtout, ses nombreux envoyés spéciaux et lui-même n'ont cessé de confondre systématiquement avortement et contraception. Moi, je comprends qu'on combatte l'avortement : c'est une expérience très traumatisante pour la femme et c'est l'interruption de vie d'un petit être humain dont la science nous montre chaque année un peu plus qu'il est déjà formé. Mais alors, il faut développer la formation, la contraception, l'éducation ! On ne peut pas condamner des millions de petites filles à connaître le sort de la petite Brésilienne !

— *Dans son Encyclique Humanae Vitae (25 juillet 1968), Paul VI énonçait : « L'Église, rappelant les hommes à l'observation de la loi naturelle, interprétée par sa constante doctrine, enseigne que tout acte matrimonial doit rester ouvert à la transmission de la vie. » Pourtant, vous relevez l'exemple de Sœur Anne-Marie, religieuse française au Mali. Dans un entretien avec Jacques Duquesne en 2010, celle-ci confiait : « Même si Rome n'est pas d'ac-*

*cord, je me sens obligée de donner la pilule : je ne veux pas laisser des femmes mourir et voir se multiplier le nombre d'orphelins. » Il y aurait donc quelques transgressions...*

Oui, fort heureusement ! Pour moi, Sœur Anne-Marie, comme Sœur Emmanuelle, c'est l'Église de l'Évangile. Elle existe encore sur le terrain, cette Église. Elle est magnifique. Mais cela ne suffit pas, si l'Église d'en haut ne s'en inspire pas.

*Je cherche à comprendre pourquoi l'on s'est écarté du message originel, à retracer l'histoire d'une grande peur des hommes à l'égard des femmes.*

— *En mars 1995 éclatait le scandale du cardinal-archevêque de Vienne, Hans Hermann Groër, à la tête de l'Église autrichienne. Depuis, les affaires de pédophilie se sont multipliées au sein de l'Église. À l'époque, Angelo Sodano, le Secrétaire d'État du Saint-Siège, parlait de « calomnie »...*

Dans les années Jean-Paul II, celles d'un durcissement de la lutte contre la contraception, il y a eu en même temps cet énorme scandale de la pédophilie, tenu sous le boisseau depuis les premiers cas, révélés en 1985. C'est vrai qu'en France, on n'en parle pas beaucoup. Il n'y a pas eu énormément de cas. Selon les chiffres publiés par l'épiscopat, quarante-sept prêtres ont été condamnés à des peines de prison, ce qui est peu si l'on compare à l'Autriche, la Belgique, l'Irlande – l'Irlande a été un cas épouvantable ! –, aux États-Unis... Dans ces pays, le nombre de victimes se chiffre par dizaines de milliers. Le premier cas touchant le sommet de la hiérarchie fut, comme vous le rappelez, celui de

l'archevêque de Vienne : il a éclaté en 1995, au lendemain même de la Conférence sur la population du Caire. Aussitôt après, un énorme scandale a décapité une organisation extrêmement influente, les Légionnaires du Christ. Celle-ci, très défendue par Jean-Paul II, très reçue au Vatican, était très bien implantée avec quarante ou cinquante mille membres dans le monde, des séminaires, des universités, des hôpitaux et de puissants soutiens financiers. On a découvert que son fondateur, un petit prêtre mexicain devenu immensément riche (il était en relation avec un cartel de la drogue), Marcial Maciel, était pédophile. Il existait autour de lui un véritable réseau. Plusieurs femmes et plusieurs enfants ont porté plainte. Néanmoins, Jean-Paul II n'a pas voulu entendre les nombreux témoignages contre lui ! Moi, j'ai du mal à comprendre cette contradiction : si l'on juge la vie d'un fœtus sacrée – oui, la seule possibilité de vie d'un enfant, même pas encore conçu, est considérée par l'Église comme sacrée, puisque les parents n'ont pas le droit de recourir à la contraception –, pourquoi la vie d'un petit enfant de 5 ou 6 ans violé, maltraité, prostitué et victime de sévices ne serait-elle pas digne d'être défendue avec la même énergie ? Cela m'a beaucoup choquée. Quoi qu'il en soit, cet interdit très fort sur la pilule et le préservatif, y compris aux couples mariés, est à mes yeux une des causes de désertion de l'Église. En Occident, de plus en plus de baptisés ont cessé d'aller à la messe ; le nombre de vocations a chuté.

— *Le problème principal de l'Église ne serait-il pas comme le souligne Paul Thibaud, philosophe, ancien président de l'amitié judéo-chrétienne que vous citez : « le dogmatisme, cancer du catholicisme » ? Benoît XVI dénonce dans Lumière du monde « la dictature du relativisme ». Mais des dogmes comme celui de l'infailibilité pontificale (votée en 1870 par le Concile Vatican I) ne passent plus...*

C'est ce qui différencie le catholicisme du

protestantisme : un État – le Vatican – et l'accumulation des dogmes. Comme un château de cartes. Si l'on en retire une, tout l'édifice risque de s'effondrer. Or, ces dogmes ont été superposés au fil des siècles. Mais ils sont toujours là. Par exemple, l'infailibilité pontificale, prononcée en 1870 : au moment où les troupes italiennes sont aux portes du Vatican, le Pape sort son arme morale ou spirituelle parce que lui n'a pas de « divisions », ni de canons et de mitraillettes. De nombreux dogmes ont été édictés ainsi dans des conditions historiques particulières, à la suite d'une lutte pour le pouvoir. On peut quand même aujourd'hui les relativiser sans être accusé de se soumettre à la « dictature du relativisme » ! Je pense qu'il serait bon d'en remettre quelques-uns en cause, de la même façon qu'on a fini par revenir sur la condamnation de Galilée.

— *N'assiste-t-on pas aussi, depuis le scandale de la pédophilie et la tragédie du sida, à un durcissement de l'Église envers les homosexuels ? « En tant qu'êtres humains, les homosexuels méritent le respect », écrit Benoît XVI. Mais l'homosexualité « reste quelque chose qui s'oppose à l'essence même de ce que Dieu a voulu à l'origine » (Lumière du monde).*

Oui, je crains que l'Église ne porte une responsabilité dans l'homophobie : il existe encore trop de pays où les homosexuels sont poursuivis par la justice ou simplement l'objet d'agressions...

— *Benoît XVI a-t-il fait un grand pas en avant en commençant à prononcer le mot préservatif, alors que Jean-Paul II ne l'a jamais fait avant lui ? « L'utilisation d'un préservatif, déclare l'actuel souverain Pontife, peut constituer un premier pas sur le chemin d'une sexualité vécue autrement, une sexualité plus humaine. » (Lumière du monde) En disant cela, il a pris le risque de mécontenter les conservateurs de l'Opus Dei, tel cet évêque péruvien Juan Luis Cipriani, monté en chaire pour dénoncer le*

*ministre de la Santé de son pays, coupable à ses yeux d'avoir lancé une campagne d'éducation sexuelle.*

Oui, c'est déjà un grand pas. Effectivement, Jean-Paul II avait toujours évité soigneusement ce mot tabou. La phrase de Benoît XVI a fâché des prélats africains, péruviens, etc. Toute une partie de l'Église qui reste très conservatrice. Mais le plus grand pas effectué par le successeur de Jean-Paul II, c'est sur le dossier de la pédophilie. En des termes extrêmement sévères, Benoît XVI a indiqué aux prêtres du monde entier que, s'ils étaient poursuivis par la justice de leurs pays pour des crimes sexuels, ils devaient se présenter devant les tribunaux. Or, ce n'était pas du tout la règle avant. La règle, jusque-là, souvent, hélas, c'était de cacher et déplacer les coupables afin de les aider à échapper aux tribunaux.

— *Pour illustrer l'omerta qui avait prévalu jusque-là, vous citez la lettre d'un prélat du Vatican, le Cardinal Dario Castrillon Hoyos à Monseigneur Pierre Pican, évêque d'Évreux, en 2001 : « Je me réjouis d'avoir un confrère dans l'Épiscopat qui, aux yeux de l'Histoire, aura préféré la prison plutôt que de dénoncer un fils prêtre. »*

On a tenté de « victimiser » certains prêtres et évêques coupables comme des chrétiens persécutés par des barbares. Or, quand on a violé des dizaines d'enfants et qu'on leur a fait subir des sévices graves comme ce « frère prêtre » du diocèse d'Évreux, condamné à dix-huit ans de prison, on n'est pas un chrétien persécuté ! Il ne faut pas confondre les choses. Benoît XVI a tout à fait remis les choses en place, il a prononcé des discours très forts. Par exemple quand il a reçu les Irlandais il leur a dit que l'Église avait subi « un mal plus grand (du fait de ces scandales de la pédophilie) que dans toutes les périodes de persécution des siècles passés » ! C'est quand même énorme ! Du vivant même de Jean-Paul II – Jean-Paul II étant très malade, n'avait pas pu faire le chemin de croix lui-même –, c'est le 25 mars

2005, au cœur de la Basilique Saint-Pierre que le cardinal Joseph Ratzinger, futur Benoît XVI, avait prononcé une homélie accusatrice. Sous les yeux de Jean-Paul II, il osait dire : « Seigneur, souvent ton Église est comme une barque en train de sombrer, une barque qui fait eau de toutes parts [...]. Les habits et le visage tellement sales de notre Église nous plongent dans le désarroi. Mais c'est nous qui l'avons salie... »

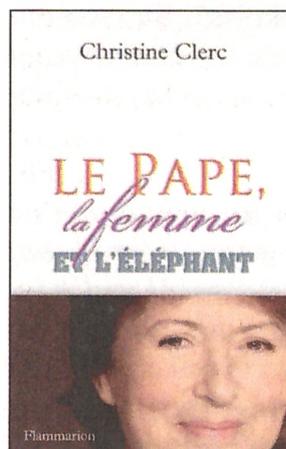
— *Votre regard si lucide sur l'Église ne serait-il pas un avatar de ce que René Girard appelle « l'antichristianisme paresseux qui domine le monde intellectuel » ? Selon lui, le péché originel ne serait rien d'autre que le désir mimétique...*

J'ai beaucoup d'admiration pour René Girard. Si quelqu'un m'a ramenée à la foi, c'est bien lui : ce grand philosophe, membre de l'Académie française, démontre que le christianisme à l'origine, le christianisme de l'Évangile, est la première religion qui amène à prendre conscience du désir mimétique qu'on a en soi – c'est-à-dire du désir d'imiter l'autre. Il s'agit de gagner l'admiration, la soumission de l'autre, au besoin par la contrainte, de le supplanter et parfois de l'avilir et de l'abaisser. Cela mène à l'envie et à la haine. Tant qu'on n'a pas analysé ce désir collectivement et individuellement, on ne peut pas s'en sortir avec la violence. C'est une analyse très éclairante qui débouche sur le phénomène du bouc émissaire. Cela m'a beaucoup appris, en effet, sur ce que le christianisme apporte de différent – ce christianisme auquel on reproche parfois de n'être pas « une religion assez virile », comme l'écrit Malek Chebel dans son Dictionnaire amoureux de l'Islam.

— *Monseigneur Josemaria Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, béatifié en*

*1992 et canonisé dix ans plus tard par Jean-Paul II, proposait « une croisade de virilité et de pureté qui contrecarre et anéantisse le travail destructeur de ceux qui tiennent l'homme pour une bête » (Camino). Vous souriez dans votre livre en imaginant que Jésus n'aurait peut-être pas été assez viril pour lui. Mais aujourd'hui, dans notre Église, la virilité ne triomphe-t-elle pas toujours ? Où sont les femmes prêtres ?*

Je ne doute pas qu'on ait un jour recours aux femmes pour exercer le métier de prêtre, mais c'est un peu de l'ironie triste : quand on commence à voir beaucoup de femmes quelque part, c'est qu'un métier se dévalorise (voir la magistrature, l'enseignement...); et quand un métier se dévalorise, les femmes y viennent plus nombreuses. Le nombre de séminaristes en France est tombé en quarante ans de 4100 par an à 700 ou 740. Alors, on fait venir de jeunes prêtres d'Amérique latine ou d'Afrique. Mais on est bien obligé aussi de donner de plus en plus de responsabilités aux femmes, même sans les laisser accéder à la prêtrise. Personnellement, je ne trouve pas enviable d'être prêtre, mais on ne peut pas, en tout cas, accuser les femmes qui en éprouvent le désir d'être mues par le goût du pouvoir ou des honneurs ! Elles ne sont animées que par l'amour du prochain et le désir de servir. ■



> Christine Clerc, *Le Pape, la femme et l'éléphant*, Flammarion, 263 p., mars 2011